



LE CONTEXTE

L'écrivain anglais publie son quinzième roman, *La Zone d'intérêt*, satire effrayante située dans le camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. La presse britannique, qui ne rate jamais une occasion de s'en prendre au fils surdoué et insupportable du grand Kingsley Amis, a adoré. Les éditeurs habituels d'Amis en Allemagne et en France ont refusé le livre. Arguments économiques contre arguments littéraires, Amis fait toujours parler de lui.

850 000 dollars

C'est l'avance qu'aurait touchée Amis pour trois livres et un scénario chez Miramax en 1998.

Je pourrais raconter des histoires de bonnes femmes qui ont cinq enfants, qui dirigent une entreprise pharmaceutique, font du golf et de la charité, mais qu'est-ce qui pourrait leur arriver d'intéressant ?

MARTIN AMIS DANS «LIBÉRATION» EN 1997

Martin Amis : « J'ai écrit dans une sorte de transe »

DOSSIER Avec son dernier roman, « *La Zone d'intérêt* », une satire située à Auschwitz, l'enfant terrible de la littérature anglaise fait encore parler de lui. Rencontre.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ERIC NEUHOFF

Avec l'âge, il ressemble de plus en plus à son père, Kingsley Amis. À soixante-cinq ans, Martin Amis continue à déranger. Le corps est vif et nerveux, comme son style. Le crâne s'est un peu dégarni. Quand il réfléchit, une ride apparaît sur son front, le regard se fait presque noir. Par un jour de canicule, il reçoit sur la terrasse de son nouvel éditeur pour parler de son roman sur Auschwitz.

LE FIGARO. – Vous avez été surpris que Gallimard refuse « *La Zone d'intérêt* » ?

Martin AMIS. – Oui. Selon mon expérience, si un éditeur refuse un livre, c'est qu'il a de bonnes raisons. Ça n'est pas parce qu'il se sent coupable vis-à-vis de Vichy. Il s'agit plutôt d'un calcul commercial. J'ai été étonné parce que je pensais avoir construit une relation avec un éditeur, et tout ça disparaît. Je n'ai pas reçu de lettre, rien, aucune explication. Mon agent non plus. Il a été choqué lui aussi. C'était triste. Mais le refus des Allemands m'a encore plus surpris. Je peux comprendre que les Français soient sensibles sur ce sujet, quoique Gallimard ait publié les *Bienveillantes* et que Calmann-Lévy l'ait refusé. Comme quoi, les choses changent. Les Allemands sont réputés pour avoir assimilé la vérité sur ce qui s'est passé. Ils m'ont envoyé une lettre. Cela dit, pour moi, elle n'avait aucun sens. Elle était pleine de contradictions. À mon avis, ils n'ont pas lu le livre assez soigneusement. Mais bon, j'ai trouvé un autre éditeur.

Comment avez-vous choisi le titre ?

La « zone d'intérêt » était l'une des expressions qu'on utilisait pour Auschwitz. C'était une chose censée rapporter de l'argent. J'avais pensé à « *La Neige brune* », mais cela rappelait trop Simenon et *La neige était sale*.

Vous aviez déjà écrit un roman sur l'holocauste, « *La Flèche du temps* ». Quelle est la différence entre les deux livres ?

Il y a quelque temps, j'aurais dit que *La Flèche du temps* était très stylisé, que le sujet était trop insupportable

pour qu'on en parle directement. Donc, je revenais en arrière. Cela devenait une chose bénigne. Je me suis dit que je ne pouvais pas recommencer. Il fallait que je fasse un roman ancré dans la réalité sociale. Surtout, entre les deux livres, j'ai rencontré ma seconde femme, qui est à moitié juive. Cela a beaucoup compté. Nous avons deux filles ensemble. Cela fait partie de mon sang, désormais.

Lequel des deux livres a été le plus difficile à écrire ?

Aucun des deux. J'aimerais vous dire que ça a été une agonie. Ça n'est pas le cas. Cela m'a fait peur, mais, d'un point de vue technique, non, ça n'a pas été difficile.

Il fallait que je fasse un roman ancré dans la réalité sociale. Surtout, entre les deux livres, j'ai rencontré ma seconde femme, qui est à moitié juive. Nous avons deux filles ensemble. Cela fait partie de mon sang, désormais.

MARTIN AMIS

De quoi avez-vous besoin pour commencer un livre ?

Il faut être en connexion avec votre subconscient, être en prise directe avec ce qui préoccupe votre inconscient. J'étais intensément intéressé par l'Holocauste et très inquiet de savoir si je réussissais à le comprendre. Puis j'ai lu une interview de Primo Levi qui disait qu'il ne fallait surtout pas le comprendre. Une fois que vous avez compris qu'il n'y a pas de pourquoi, vous pouvez écrire.

Vous avez fait beaucoup de recherches ?

Cela m'a pris beaucoup plus de temps que l'écriture même. Cela fait vingt ans que je lis des livres là-dessus. J'ai fait une orgie de lecture.

Qu'est-ce que la fiction a de plus par rapport aux documents ?

Vous devez plonger au cœur des per-

onnages, leur fournir un aspect humain. Les historiens ne font pas ça. Ils ne doivent pas le faire, d'ailleurs. Vous devez habiter les personnages. C'est comme avec un zoom. Vous pouvez vous rapprocher au plus près. Il faut avoir l'ensemble à l'esprit.

Vous faites parler trois hommes...

Je pense qu'il s'agit d'une histoire d'hommes... Vous savez, on dit que les femmes sont plus sympathiques, plus gentilles. Mais ici, ça n'est pas le cas. Elles ont participé activement. Les témoignages prouvent qu'elles étaient orgasmiquement envoûtées par ça. Elles étaient des millions à suivre Hitler. Le pouvoir est un aphrodisiaque pour les femmes.

C'est plus difficile de se mettre dans la tête d'une femme que dans celle d'un meurtrier ?

Non. Je pourrais me mettre à la place d'une femme. Je l'ai déjà fait dans mes romans.

Adolf Hitler n'est jamais nommé directement. Vous le désignez par des surnoms...

Il n'y avait pas d'autre moyen. Faire apparaître le nom de Hitler dans un roman est très délicat. Physiquement, je ne pourrais pas. Dans un essai, si.

Vous aimez les dictateurs : vous êtes l'auteur d'un livre sur Staline, « *Koba la terreur* »...

Oui, mais ça n'était pas une fiction. Pour moi, Staline est beaucoup moins mystérieux. Il a fait ce qu'il a fait parce qu'il suivait Marx. La collectivisation des campagnes, par exemple, il fallait qu'il le fasse. Les historiens sont d'accord sur ce point. Pourquoi ? Dix millions de morts ! S'il ne l'avait pas fait, il aurait été obligé d'arrêter toute l'expérience. Je ne voudrais pas trop m'attarder là-dessus, mais Staline est sexuellement très transparent. Aucun mystère, à part qu'il aimait les très jeunes. Sur le tard, il est devenu très puritain. Avec Hitler, personnellement, je ne pourrais pas. Dans un essai, si.

Il y a cette phrase : « Avec le national-socialisme, on se regardait

dans le miroir et on voyait son âme. » Est-on obligé d'en arriver à de telles extrémités pour se connaître ?

C'est un thème constant dans les récits des survivants. La plupart des gens ne découvrent que 5 % d'eux-mêmes. C'est tout ce dont ils ont besoin. Quand vous êtes dans une situation aussi extrême, vous découvrez les 95 % restants. Vous savez vraiment qui vous êtes. Moi, je ne sais pas.

Écrire, c'est se regarder dans un miroir ?

Dans ce livre, un petit peu. Vous vous révélez toujours vous-même, que vous vous en rendez compte ou non. Parfois, j'écrivais dans une sorte de transe. Des pensées terribles me traversaient. C'est comme si vous examiniez vos pensées diaboliques.

Vous aviez lu Jonathan Littell ?

Il y a des passages magnifiques sur Stalingrad. La partie sur Auschwitz est très frappante. Mais je trouve que ça ne fonctionne pas comme roman. Tout ce truc avec la sœur...

Vous qui êtes d'habitude un styliste, vous adoptez un ton presque blanc.

Le style devait être très tranquille. Pas de prouesses techniques. Non, quelque chose de simple, basique, fonctionnel, pas d'extravagance. Il ne fallait pas polir les phrases. Je ne voulais pas écrire une rhapsodie.

Vous relisez vos livres ?

Je les relis après leur sortie. Après, il faut les oublier. Cela devient quelque chose de mort. Je ne veux surtout pas relire mes premiers romans. Quand vous vieillissez, le temps s'accélère. Avant, j'adorais me relire. Je passais des soirées à ça. C'était mon idée d'une bonne soirée. J'ai arrêté vers la trentaine. J'ai soixante-cinq ans, vous savez.

Y aura-t-il une suite à votre autobiographie, « *Expérience* » ?

Je suis en train de l'écrire, mais sous forme de roman. Ça n'est pas tant sur moi que sur les gens que j'ai connus. Beaucoup des personnages sont morts, ce qui vous offre une grande liberté. ■

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Par **Éric Neuhoff** eneuhoff@lefigaro.fr



Affronter l'inexplicable

L'ENDROIT n'est jamais mentionné. On reconnaît Auschwitz. La date, elle, est précisée : 1942. Dans une lumière de cendres, Martin Amis donne alternativement la parole à trois personnages. Il y a Paul Doll, le commandant, inquiet, fébrile, porté sur la bière et les alcools forts. Ensuite, c'est Angelus Thomsen, officier SS, neveu de Martin Bormann et qui rêve de séduire la femme du commandant, la sculpturale, la wagnérienne Hannah, mère de jumelles (blondes, comme il se doit). Vient enfin Szmul, membre des SonderKommandos, ces prisonniers juifs chargés d'accueillir les nouveaux arrivants et de retirer plus tard les corps de la chambre à gaz. Cela fait un drôle de vacarme. Leurs voix résonnent comme dans un mauvais rêve. Doll peste contre ses supérieurs. Thomsen tourne autour de sa proie. Szmul tient le registre des victimes.

Amis s'était déjà attaqué à la Shoah dans *La Flèche du temps*, un roman construit à l'envers, semblable à un film qui se rembobine. Le sujet le tarabuste. La documentation a été digérée, transformée en scènes d'un réalisme inouï (ne pas sauter, à ce propos, la remarquable postface). Il sera difficile d'oublier le passage où un camion verse à moitié sur la voie

fermée, laissant découvrir un monceau de cadavres sous une bâche, sous l'œil des prisonniers descendant des wagons. L'orchestre est sommé d'entamer un air pour dissiper le malaise. C'est un Amis plus calme, moins survolté que d'habitude. Il reste quelques

Les tueurs étaient ces petits hommes gris, des fonctionnaires en uniforme. « *J'ai repris mon travail.* »

Tant de ciment, tant de bois, tant de fil barbelé. » Dans la journée, ils exécutaient des milliers de personnes. Le soir, ils déclaraient immanquablement si leurs filles s'étaient bien brossé les dents. Ces types usaient de circonlocutions, la Sélection, les trains spéciaux. Que d'euphémismes. La Shoah avait son vocabulaire. Amis affronte l'implicite. Il se lance dans cette tâche avec un mélange de courage et de modestie. Qu'on ne lui parle plus de la phrase d'Adorno sur l'impossibilité d'écrire de la poésie après les camps de la mort. Si la fiction n'essaye pas de traduire l'horreur, autant ranger son stylo. Il aggrave son cas en situant une histoire d'amour au milieu de l'enfer. La décence est de son côté, car les massacres demeurent hors champ. Hitler n'est jamais nommé. Le roman est grave, profond, satirique. « *Sous le National-Socialisme, on se regardait dans le miroir et on voyait son âme.* »

Ce reflet dérange. Il renvoie l'image de n'importe qui. Vous, moi, votre voisin. Martin Amis nous balance au visage la claque de la rentrée.

LA ZONE D'INTÉRÊT
De Martin Amis, traduit de l'anglais par Bernard Turle, Éditions Calmann-Lévy, 394 p., 21,50 €.



La décence est de son côté car les massacres demeurent hors champ

formules qui claquent des talons, des néologismes. L'auteur utilise des mots d'allemand, des chiffres romains. Il est beaucoup question de rendement, de statistiques. « *Je continuais de travailler, additions, soustractions, divisions.* » L'extermination était une affaire économique.